

LES VOYAGES EN RUSSIE D'HECTOR BERLIOZ (1847 ET 1867)

MARIE-BERNADETTE FANTIN-EPSTEIN

« Bonjour, cher merveilleux pèlerin ! [...] Ne trouves-tu pas que nous vagabondons terriblement !... »

Hector Berlioz à Franz Liszt,
Saint-Pétersbourg, le 27 avril 1847.

Que recherchaient donc ces écrivains et artistes romantiques, toujours sur les chemins de l'Europe, malgré la lenteur des déplacements et des conditions peu confortables ?

Honoré de Balzac, quant à lui, poursuivait l'amour de l'« étrangère », Madame Hanska. Mais il semble que ce sont les musiciens qui passaient le plus de temps dans une chaise de poste, une diligence, le train, voire un traîneau – les emplois du temps de Liszt et de Berlioz, entre autres, le confirment. En effet, l'ère du mécénat musical a théoriquement disparu avec Mozart et Beethoven, mais pour survivre, les compositeurs et virtuoses doivent « se vendre » d'une manière différente : à travers des tournées de concert et en utilisant les « médias » de l'époque, en particulier la presse, pour soigner leur publicité.

Franz Liszt, « l'Ahasvérus du piano », comme se plaisait à le surnommer Richard Wagner – autre errant – était sans nul doute le plus célèbre, son génie s'accommodant d'un physique de séducteur, lié à ce que l'on qualifierait aujourd'hui de « charisme ». Mais si,

1. *Correspondance générale d'Hector Berlioz*, éditée sous la direction de Pierre Citron, t. III (1842-1850), Paris, Flammarion, 1978, p. 424.

pour le pianiste hongrois l'opportunité faisait bon ménage avec le plaisir et les bonnes fortunes, il n'en était pas de même pour Berlioz ou Wagner, pour qui les voyages se trouvaient presque toujours en relation avec des questions financières.

Hector Berlioz va se décider à partir pour la Russie sur les conseils de Balzac, à la suite de l'échec de sa *Damnation de Faust* à Paris, échec qui le ruine et le bouleverse : à quarante-trois ans, il perd tout espoir d'être jamais compris à Paris. Pourtant, à côté de Balzac, d'autres figures littéraires l'admirent : Hugo à un moindre degré, mais surtout Gautier, Vigny, puis Flaubert ; seulement le public, et encore moins la critique, ne suivent pas.

Balzac lui promet la fortune : « Vous en reviendrez avec cent cinquante mille francs [...] je connais le pays, vous ne pouvez pas en rapporter moins ². ». Autre argument, le roi de Prusse promet d'intercéder auprès de sa sœur, l'impératrice de Russie, en faveur du compositeur français qu'il a en haute estime.

Mais l'organisation d'un tel séjour est plus complexe que pour le séduisant pianiste qui n'a besoin que de son instrument – encore que ce ne soit pas aussi évident qu'il y paraît ! Toujours est-il que Berlioz, s'il dirige lui-même, a besoin, comme Wagner, de musiciens, d'un grand orchestre, souvent de chœurs et de solistes, et d'une vaste salle.

À Paris, il n'obtient que des moyens insuffisants, la critique le ridiculise ou l'ignore, le public reste influencé par elle, et le compositeur exaspéré, court chercher ailleurs le succès et la reconnaissance qui lui font si cruellement défaut dans son pays : « Il n'y a rien à faire dans cet atroce pays [...]. Il n'y a pas une salle de concert à Paris [...] je suis forcé de m'expatrier pour pouvoir vivre quand je suis entouré de crétiens ³... »

Si nous disposons d'une documentation riche sur le voyage en Russie de 1847, à travers notamment la correspondance, mais aussi les *Mémoires*, pour le second, de 1867-1868, en revanche, nous n'avons que des lettres ⁴, nettement moins nombreuses que lors du premier séjour.

En ce qui concerne l'année 1847, correspondance et autobiographie se complètent. Le courrier fournit surtout des indications sur la préparation des concerts, la publicité, les relations avec des

2. Hector Berlioz, *Mémoires*, t. II, Paris, Garnier-Flammarion, 1969, p. 505.

3. *Correspondance*, lettre à sa sœur aînée, Nanci Pal, p. 339.

4. *Correspondance générale d'Hector Berlioz*, éditée sous la direction de Pierre Citron, t. VII (1864-1869), Paris, Flammarion, 2001.

musiciens, des directeurs de salles ou de conservatoire, de grands seigneurs ou autres mélomanes, des nouvelles données à la famille ou à des amis, mais peu de renseignements sur le trajet et ses difficultés, récits que l'on trouve plutôt dans les *Mémoires*. Dans l'abondante correspondance, seules, la pelisse chaude que Balzac lui prête pour le voyage ⁵, et une allusion à la mer Baltique gelée, dont il faudra attendre le dégel pour envisager un départ vers l'Angleterre au retour, évoquent les grands froids.

De nombreuses étapes sont marquées par des lettres d'Allemagne, de Prague, où le musicien se préoccupe de la presse, mais aussi de la traduction de sa *Damnation de Faust* en allemand (lettre du 9 janvier 1847 à Nolte). En fait, la médiocrité de cette traduction va l'obliger à en faire refaire une autre par Münzlaff à Saint-Pétersbourg ⁶.

Pourquoi cette traduction allemande alors que toute la cour parlait le français ? Sans doute pour flatter l'impératrice, princesse prussienne ? Berlioz pensait aussi mieux faire admettre son œuvre, au retour, par le public allemand qui ne voyait pas d'un bon œil un Français mettre en musique son poème national et en modifier le texte – les *Mémoires* évoquent quelques réactions de critiques dans ce sens. Ainsi, par cette version allemande, satisfaisait-il un double but !

Berlioz expédie à des relations sur place, à Saint-Pétersbourg et à Moscou, des articles non signés où il fait sa propre publicité, ainsi que des comptes rendus de concerts en cours de route, ces derniers envoyés aussi à Paris, car certains journaux français étaient lus en Russie.

Berlioz choisit toujours sur place les musiciens et les solistes ou choristes dont il a besoin, jugeant non sans raison leur qualité supérieure à celle des interprètes dont il dispose à Paris (c'est le cas notamment pour les cuivres français dont la mauvaise réputation date des séjours de Gluck en France !).

Parti le 14 février 1847, il suit l'itinéraire : Bruxelles, Berlin, Saint-Pétersbourg, Moscou, Saint-Pétersbourg, Riga, Berlin, et il rentre le 1^{er} juillet à Paris. Berlioz choisit de se trouver en Russie à la période du Grand Carême, pendant que les théâtres sont fermés, au mois de mars, ce qui lui permettra de faire le plein de spectateurs. Il part de Paris avec la neige, et arrive en Russie sous la neige ! Ce sont les *Mémoires* qui nous donnent tous les détails, les difficultés

5. *Correspondance*, tome III, lettre à H. de Balzac du 1^{er} février 1847, p. 405.

6. *Mémoires*, t. II, p. 254-255.

et les péripéties du voyage, dans des pages pittoresques où il dépeint le « mal de neige », assez proche, dit-il du mal de mer... :

« On croit généralement dans nos climats tempérés que les traîneaux russes, emportés par de rapides chevaux, glissent sur la neige comme ils feraient sur la glace d'un lac [...]. Or, voici la vérité là-dessus : quand on a eu le bonheur de rencontrer un terrain uni, couvert d'une neige vierge ou battue partout également, le traîneau court en effet d'une façon rapide et parfaitement horizontale. Mais on ne trouve pas deux lieux sur cent de chemin pareil »,

et Berlioz démythifie l'image idyllique ! Le sol étant le plus souvent chaotique par suite du passage des paysans, il

« ressemble à une mer en tourmente dont les flots auraient été solidifiés par le froid [...] ces vagues de neige forment de véritables fossés profonds, où le traîneau, hissé d'abord avec effort jusqu'au sommet de la vague, retombe brusquement, avec une rudesse et un fracas capables de vous décrocher le cerveau ; surtout pendant la nuit, quand, cédant un instant au sommeil, on n'est plus préparé à recevoir ces horribles secousses [...] montant et descendant comme un canot sur les flots de la mer [...] les maux de cœur et les vomissements dont j'ai parlé [...] je ne dis rien du froid [...] on se sent alors tout le corps piqué comme par un million d'aiguilles et, quoi qu'on en ait, on tremble de peur de mourir gelé presque autant que de froid. »

Le trajet dans « cette boîte métallique hermétiquement fermée, où la poussière de neige parvient à s'introduire néanmoins et vous blanchit la figure », ressemble à un vrai cauchemar. Et il poursuit en badinant :

« Je riais de la stupidité des corbeaux affamés qui suivaient mon traîneau d'une aile engourdie [...] quand, sans efforts et en quelques heures d'un vol dirigé vers le sud, ils eussent trouvé doux climat, champs fertiles et pâture abondante. Aux vrais cœurs de corbeaux la patrie est donc chère⁷ ? »

Ces lignes donnent le ton de l'ensemble des récits de voyage contenus dans les *Mémoires* : un humour décapant, des détails et des réflexions cocasses, une manière originale de croquer un tableau plein de vie.

Berlioz souhaite faire connaître au public russe sa *Damnation de Faust*, *Roméo et Juliette*, et la *Symphonie Fantastique*. Il ne s'agit donc pas uniquement de renflouer ses finances en se produisant comme chef d'orchestre, avec un répertoire « classique »... Si beaucoup de lettres tournent autour de questions pratiques relatives aux concerts, parfois, une missive adressée à son père montre que le conflit familial sur la « vocation » du musicien, qui avait abandonné la médecine contre le gré de sa famille, n'est pas vraiment clos, et qu'il éprouve le besoin de « rassurer » en contant des succès qu'il

7. *Mémoires*, t. II, p. 254-255.

n'a pas souvent la joie de connaître en France ! Ailleurs, on voit Berlioz – chose rare – mêlé à la foule noble de Saint-Pétersbourg pour entendre un office religieux orthodoxe auquel l'impératrice l'avait convié. Il confie à quel point il a été bouleversé à sa sœur Adèle : « Quelle majesté dans ce rituel grec, quelle pompe simple et grave... C'est immensément beau. » C'est, avec son intérêt pour Glinka, une des rares manifestation d'enthousiasme pour l'art russe – religieux ou profane – exprimée par Berlioz à cette période où il paraît exclusivement préoccupé par ses propres œuvres.

C'est à Nanci qu'il exprime son vœu de demeurer en Russie, souhait partagé, semble-t-il par de nombreux mélomanes ; mais le tsar aura-t-il les moyens de satisfaire les exigences et de réaliser les projets du compositeur ? En tous cas, Berlioz ne cesse de chanter les louanges des excellents musiciens qu'il dirige, dont le niveau est tellement supérieur à tous ceux qu'il a connus jusqu'à présent : « Il fallait donc venir en Russie pour entendre exécuter grandement mon ouvrage de prédilection qu'on a toujours plus ou moins écorné partout ailleurs ⁸ ? » ; il s'agit de *Roméo et Juliette*. Et ce n'est là que le premier concert...

La Damnation de Faust rencontre un immense succès : « Enfin, si les Parisiens m'ont puni d'avoir écrit mon dernier ouvrage, les Russes m'en ont amplement récompensé », succès d'autant plus reconfortant après les réactions de ce « public superlativement dégoûtant de Paris ⁹ », qui le faisait douter de lui...

Berlioz constate que la qualité des interprétations est très supérieure à Saint-Pétersbourg : Moscou, sur beaucoup de plans, fait figure de lointaine province. Dans les chapitres des *Mémoires* qui concernent ce voyage en Russie (chapitre LV, LVI et début de LVII), le musicien donne des renseignements plus précis, même s'il « cabotine » volontiers, sur les spectacles et sur les réactions du public. Nous apprenons ainsi que la fameuse représentation du *Faust* à Saint Pétersbourg était bilingue : Méphisto étant interprété par un Allemand dans sa langue et Faust par un Italien en français, « mais le public russe à qui ces deux langues sont également familières accepta très bien cette bizarrerie ¹⁰ », pour les choristes, le texte allemand a dû être recopié en caractères russes, « les seuls qu'ils connaissent ».

8. *Correspondance*, 25 avril 1847, à Adèle Suat, p. 414-416.

9. *Op. cit.*, lettre à Léon Escudié, p. 414-416.

10. *Mémoires*, p. 256.

Le compositeur conte avec une verve irrésistible de multiples anecdotes sur les musiciens, sur la vie mondaine, et sur ses rencontres, comme celle, à Moscou, du grand Maréchal du Palais, chargé de distribuer les salles :

« Ces gens-là pensent sans doute que la musique se trouve chez les éditeurs comme les brioches chez les pâtisseries, et qu'on a seulement la peine de la faire confectionner par des manœuvres dont c'est l'état. »

Ainsi seul l'instrumentiste jouit de quelque considération, et le grand Maréchal exige de Berlioz un « solo privé instrumental » dans son salon, en retour du prêt de la salle... Pour lui, qu'est-ce qu'un compositeur ? « Un homme qui ne joue de rien !... Un bon à rien ?... » Il demeure intraitable et Berlioz est obligé de promettre « un solo »... sur le conseil d'un officier supérieur mélomane qui promet d'arranger l'affaire ! Dans l'ensemble, Moscou le déçoit, non seulement à cause du faible niveau des musiciens, mais aussi, de la mentalité étriquée qui règne, et pas seulement dans le monde artistique.

Il va assister à une représentation de *La Vie pour le tsar* de Glinka : « L'immense théâtre était vide (est-il jamais plein ? J'en doute...) et la scène représentait presque constamment des bois de sapins pleins de neige, des steppes couvertes de neige, des hommes blancs de neige. Je grelotte encore en y pensant. Il y a de fort élégantes et de fort originales mélodies dans cet ouvrage, mais je dus presque les deviner, tant l'exécution était imparfaite ¹¹. » Cette œuvre intéresse Berlioz qui voudra la revoir lors de son deuxième séjour en Russie.

Peu après, au moment de faire répéter les chœurs de *Faust*, il réalise les carences de l'organisation du théâtre : il n'y a pas de piano ! « C'est l'usage, lui rétorque-on, et on fait comme on peut... ». Il parvient à imposer un piano à force d'énergie, mais ici, ce sont les chœurs qui chantent en allemand et les solistes en français. Il s'épuise pour obtenir un résultat à peu près correct... non sans avoir eu maille à partir avec la censure qui veut couper un couplet jugé « immoral » dans la « chanson des étudiants » – alors qu'à Saint Pétersbourg, le livret intégral avait été accepté ! Le couplet sera donc officiellement « coupé » : c'est-à-dire que les paroles en seront rendues inintelligibles... mais la musique et les voix resteront, pour maintenir l'équilibre de la partition ! Et Berlioz de conclure : « Et voilà pourquoi la population de Moscou est demeu-

11. *Mémoires*, p. 266.

rée la plus morale de l'univers, et comment la nuit, malgré tous les sourires de la lune, les étudiants ne courent pas la ville, cherchant les filles... en hiver ¹². »

Le retour vers Saint-Pétersbourg avec la fonte des glaces nous vaut d'autres pages d'où le mythe napoléonien n'est pas absent, la débâcle du fleuve rappelant celle des soldats du grand empereur :

« Sur les bords de la Volga, je vis pour la première fois la débâcle d'un fleuve de Russie au dégel [...] enfin, la traversée fut tentée dans une barque qu'on faisait exprès osciller de droite à gauche et de gauche à droite pour faciliter son passage au travers des blocs [...] l'air inquiet et les cris de nos conducteurs me charmèrent, je l'avoue, très médiocrement [...].

Le soleil se montrait déjà sans trop de réserve, mais malgré sa pâleur, je vis plusieurs fois des enfants nus en chemise, jouer et se rouler sur des monceaux de neige, comme font les nôtres en été sur les meules de foin. Les Russes ont l'enfer au corps ¹³. »

Toujours le froid, il y est sensible, mais en 1847, Berlioz se plaît à user d'un ton humoristique, ce qui ne sera plus le cas lors du second voyage de 1867.

Après ce passage à travers les glaces, Saint-Pétersbourg va lui apporter ce qu'il considère comme « une des plus grandes joies » de sa vie : une représentation inespérée, géniale, de son *Roméo et Juliette*. Pour la préparer, il dispose d'autant de répétitions qu'il le désire, d'un chœur d'hommes « colossal », de chœurs de femmes « douées de voix fraîches et sonores ». Bref : « C'était impérialement organisé ; l'exécution devait être, et elle fut merveilleuse. » Après les rappels multiples, Berlioz va sangloter de joie et d'émotion dans les bras du violoniste Ernst, son « digne ami ». Tous les souvenirs de sa jeunesse reflorissent dans son âme, « sous les ardents rayons du génie de Shakespeare, à cette apparition de la Juliette toujours rêvée, toujours cherchée, et jamais obtenue ¹⁴ ». Cette deuxième exécution surpasse encore la première, dont nous avions eu l'écho dans la lettre à sa sœur Adèle.

C'est vers ce moment que se situe la lettre à Liszt :

« Je suis triste à cette heure, triste, mais triste à en mourir. Je suis pris d'un de mes accès d'isolement. C'est l'exécution de *Roméo* qui l'a fait naître ; au milieu de l'adagio j'ai senti mon cœur se serrer ; me voilà pris pour Dieu sait

12. *Op. cit.*, p. 268. Voici le couplet incriminé : « Pendant que la lune nous sourit, allons par la ville, cherchant les jeunes filles, pour que demain, heureux Césars, nous disions : Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. » En 1854, un critique de Dresde proteste aussi contre cette chanson, assurant que les étudiants allemands étaient des jeunes gens de bonnes mœurs incapables de courir les grisettes au clair de lune ...

13. *Op. cit.*, p. 271.

14. *Mémoires*, p. 273.

combien de temps... Déplorables organisations ! [...] Il fait un soleil d'Italie, 34 degrés de chaleur, quel tourment ! Ah ! reviennent le froid, la glace, les brumes, l'insensibilité ¹⁵ ! »

Il faut dire qu'il s'est passé à ce moment un événement dans la vie de l'impénitent amoureux, toujours en quête de « l'inaccessible Juliette », dont les *Mémoires* ne gardent pas de trace ! Profitant de l'absence de Marie Récio, l'acariâtre seconde épouse, Hector s'est abandonné à une idylle avec une jeune choriste – corsetière... Plus tard, au cours d'une tournée de concerts à Londres, il raconte l'aventure à Dominique Tajan-Rogé, en se moquant de sa naïveté :

« Je me suis laissé prendre à Pétersbourg par un amour véritable, autant que grotesque, pour une de vos choristes... (Ici je vous laisse rire à grand orchestre et dans le mode majeur !... Allez ! Allez ! ne vous gênez pas...) [...] pour une jeune fille (pas trop jeune) qui me disait : “Je vous écriverai” [...] et, point de nouvelles ! [...] Quelle trombe de passion ! [...] Je lui chantais la belle phrase de l'adagio de *Roméo et Juliette* ¹⁶. »

Mais le public russe n'est pas aussi inconditionnellement shakespearien que l'inflammable musicien, s'il apprécie *Roméo*, il trouve l'œuvre parfois difficile et lui préfère *Faust* et la *Symphonie Fantastique* ; quant au *Carnaval Romain*, il n'obtient pas, comme à Vienne, les ovations attendues.

Berlioz rentre en France en passant par Berlin et là, il constate que les Allemands se montrent moins généreux que les Russes : « Ces recettes d'Allemagne me paraissent bien misérables, après celles de Russie. Ils sont si économes dans ce pays-ci qu'ils regardent à [...] 12 sous pour acheter un livret ¹⁷. » Néanmoins le bilan du voyage est plus que positif : Berlioz est libéré de soucis d'argent pour un temps, il ramène une quarantaine de mille francs, c'était le but. Il pourra solder les dettes de *La Damnation de Faust*, et d'autres dépenses. Mais surtout, son moral avait besoin de cet enthousiasme et de cette « reconnaissance » de son art, pour pouvoir supporter à Paris la chute dans les tracasseries domestiques et un public qui l'ignore !

Entre les deux séjours de Berlioz en Russie, que d'événements, mais aussi que de déceptions et de deuils : son père d'abord, puis sa sœur aînée Nanci, sa femme Harriett, puis sa sœur la plus aimée : la douce Adèle, sa seconde femme Marie, et enfin le plus tragique : son fils unique Louis ¹⁸ !

15. *Correspondance*, 27 avril 1847, p. 424.

16. *Op. cit.*, 10 novembre 1847, Londres, p. 462-463.

17. *Op. cit.*, lettre à Auguste Morel, 24 juin 1847, p. 436.

18. Louis Berlioz est mort à La Havane, emporté par la fièvre jaune à trente-trois ans.

1867 : DERNIER DÉPART ET DERNIÈRES JOIES MUSICALES... AVANT LE DERNIER VOYAGE !

La mort de son fils Louis – le fils d'Harriett – le foudroie, alors qu'il se trouvait déjà dans un état physique très affaibli.

Berlioz griffonne quelques lignes à Estelle Fornier¹⁹, la « chère madame adorée », la Stella Montis de son enfance, sa première et sa dernière passion, et s'enferme dans un lourd silence. Puis Estelle perd à son tour un fils. Ils se revoient une dernière fois le 9 septembre 1867 à Saint-Symphorien, mais ils vont continuer à correspondre jusqu'à la mort du musicien.

De retour à Paris, il va recevoir la visite de la Grande Duchesse Hélène de Russie, venue pour l'Exposition Universelle de 1867. Passionnée par son œuvre et émue de sa détresse, elle obtient de lui qu'il vienne à Saint-Pétersbourg et à Moscou. Il ne peut presque plus marcher seul, sera-t-il assez fou pour partir ? Malgré tout, il part le 12 novembre.

Cinq concerts sont prévus autour d'œuvres « classiques » (Gluck, Mozart, Beethoven...), mais le programme du sixième reste à la disposition du compositeur pour diriger ses propres œuvres. En réalité, chaque concert comportera une partie « classique » et des œuvres de Berlioz !

Avant son arrivée en Russie, il souhaite que s'organisent les répétitions des premiers concerts et il échange un abondant courrier dans ce sens. Mais cette fois, il s'agit d'une invitation officielle, donc les conditions sont différentes de celles du précédent séjour ; ainsi, le concours de la presse est pratiquement acquis. Le souvenir du musicien est lui aussi encore présent dans les mémoires, non seulement des artistes, mais aussi d'une partie du public. Noyé parmi de multiples soucis, il trouve le temps d'éprouver une véritable

19. Estelle Duboeuf, plus tard épouse Fornier, avait seize ans lorsque le jeune Hector, âgé de douze ans, était tombé follement amoureux de cette éblouissante voisine. Il la retrouve au crépuscule de leur vie, cinquante ans plus tard, elle est devenue veuve, et une grand-mère modèle ! L'amour fou renaît dans le cœur de l'ardent Hector : il veut l'épouser, elle, la seule vraie aimée, celle qu'il nomme sa « Stella Montis ! » Les *Mémoires* sont construites autour de ce personnage réel de la Stella Montis qui semble dominer toutes les femmes de sa vie, même Harriett et Marie, décédées lorsqu'il la revoit : elle se trouve au début et à la conclusion de l'autobiographie, image de la femme idéale. La correspondance des dernières années, période située après l'achèvement des *Mémoires*, lui accorde une place particulièrement importante, preuve de son importance dans la vie du musicien. (Signalons sur ce sujet la pièce du dramaturge hongrois Miklos Hubay *Eux, ils savent ce que c'est l'amour !*, et notre article « Miklos Hubay-Hector Berlioz : la mémoire transfigurée », *Actes du Congrès international de l'ICLA 1997 à Leyde*, Amsterdam, Rodopi, 2000.)

angoisse à cause de l'absence de courrier d'Estelle et lui envoie quelques lignes le 5 novembre ; la réponse immédiate, et le courrier en retour non moins rapide, le 9 novembre, montrent l'importance attachée par le musicien aux liens nouveaux tissés avec la Stella Montis :

« Votre lettre m'a ôté une montagne de dessus la poitrine [...] Merci, merci, cent fois merci de votre bonne lettre, de votre indulgence ; laissez-moi me mettre à vos genoux et vous baiser respectueusement la main. Votre dévoué Hector Berlioz » (p. 623).

Autre correspondance qui réjouit le compositeur, celle du vieil oncle Félix Marmion, celui qui, jeune et brillant officier du Grand Empereur dansait si bien avec mademoiselle Estelle à Meylan, sous l'œil émerveillé et... jaloux du tout jeune Hector, voici plus de... cinquante années !

La première lettre de Saint-Petersbourg, datée du 18 novembre, est adressée à Nanci Suat, la nièce chérie :

« Je suis arrivé hier beaucoup mieux portant que je ne suis parti de Paris [...] La Grande Duchesse [...] m'avait fait attendre au chemin de fer et aussitôt j'ai été enlevé dans une bonne voiture et conduit au Palais Michel où un superbe appartement m'attendait [...]. Dès demain j'aurai à m'occuper des préparatifs du premier concert, qui aura lieu le 28 de ce mois. [...].

Il tombe déjà des flots de neige [...] Mon Dieu, quelle neige ! Je vois des nuées de moineaux et de pigeons qui, sans crainte de voir leurs pattes gelées, cherchent dans la neige les grains d'avoine que les chevaux ont laissé tomber. Des gens passent en traîneau avec la tête couverte d'un épais capuchon. Et cette place immense, ce silence glacial. Dans quelques jours toutes ces impressions vont disparaître, je serai plongé dans la musique et ne songerai à rien autre. Il fallait donc quitter Paris pour retrouver ma vie²⁰ ! »

Et c'est la vérité : ici, le musicien revit, l'enthousiasme renaît, il va connaître même des instants de vrai bonheur à travers l'extase artistique. Cependant, malgré « le tourbillon musical » qui l'emporte, presque chaque lettre exprime le malaise et la souffrance causés par le climat glacial. L'organisme délabré de Berlioz y est beaucoup plus sensible que vingt ans auparavant où il plaisantait volontiers sur ce sujet. Il avoue son immense fatigue au milieu des plus grands succès : « Je suis toujours malade ici, ces alternatives de froid et de dégel me font un mal affreux » (à Félix Marmion).

Mais voici l'apothéose, un succès surpassant toute espérance, les interprètes et l'orchestre sont magiques, meilleurs encore, semble-t-il que la première fois ! Ce bonheur inespéré, un vrai retour des passions de sa jeunesse, il n'y croyait plus, et le

20. *Op. cit.*, Saint-Pétersbourg, le 18 novembre 1867, p. 627.

8 décembre, à Saint-Pétersbourg a lieu le deuxième grand concert de ses propres œuvres, le premier ayant eu lieu vingt ans auparavant, le 15 mars 1847, dans la même salle des Nobles. Toutes les lettres relatent ce triomphe :

« Mon entrée a été accueillie [...] par d'interminables applaudissements [...] il me fallait rester immobile et attendre la fin de cette tempête d'enthousiasme. » La *Symphonie Fantastique* connaît un « succès éblouissant », la « marche au supplice » est bissée.

« Quelques amateurs fanatiques m'embrassaient avec fureur, d'autres me baisaient la main [...] Un journal a adressé des remerciements à la Grande Duchesse pour "le cadeau impérial" qu'elle a fait, dit-il à Pétersbourg en m'engageant pour cette saison. »

Et plus loin : « Quel bel orchestre ! Ils font ce que je veux, ces braves artistes ²¹. »

Berlioz ne cessera pas ses louanges ni d'exprimer sa reconnaissance envers ces merveilleux musiciens, disciplinés, excellents, et admiratifs !

De nombreux amateurs souhaiteraient une représentation des *Troyens* – alors que personne n'en veut en France où Berlioz est le « seul Français » à connaître l'œuvre, ainsi qu'il l'avait confié à Wagner – qui se plaignait d'être, lui, « le seul Allemand » à ne pas avoir assisté à son *Lohengrin* du fait de son exil politique ! Quelle belle revanche : voir son opéra créé à Saint-Pétersbourg ! Il se renseigne, toujours par courrier, sur le coût de l'envoi d'une copie de la partition complète destinée au Grand Opéra ²². En fait, *Les Troyens* seront représentés le 26 décembre 1899 à l'Opéra Impérial de Moscou, sous la direction de Serge Rachmaninov, soit vingt ans après la mort du compositeur.

La Grande Duchesse manifeste également le désir d'avoir une copie de ses mémoires. Apprenant la date de son anniversaire, le 11 décembre, elle fait organiser à cette occasion, avec la Société Nationale Russe, un magnifique dîner en son honneur avec cent cinquante couverts ! Berlioz exprime dans un discours son espoir que les musiciens russes restent « toujours artistes, et jamais artisans ». Le critique et compositeur Serov ²³, qui s'était montré hostile à la

21. *Op. cit.*, à Félix Marmion, le 8 décembre, p. 633.

22. *Op. cit.*, lettre à Antoine de Choudens du 9 décembre 1867, p. 633. Une lettre plus tardive à Ernest Reyer évoquera ce problème à nouveau.

23. Le 24 novembre, Berlioz avait convié des artistes et critiques russes dont Stassov et Serov à un dîner au palais Michel, c'est alors que ce dernier avait manifesté cette hostilité. Mais c'est lors d'un dîner à Moscou qu'il rencontre Tchaïkovsky, très impressionné, qui prononce en son honneur un discours en français.

fois à Berlioz et à la nouvelle école russe, n'avait pas été invité. Or, curieusement, on avait oublié aussi Rimski-Korsakov, Moussorgsky et Borodine !

Une lettre à la « chère adorée madame », le 14 décembre, raconte ces triomphales journées où la joie et l'épuisement cohabitent, réalisant une sorte de miroir accéléré de toute la vie de Berlioz :

« Je passe beaucoup de temps au lit, surtout après les répétitions et les concerts qui m'exténuent. Elle [*la grande Duchesse*] a votre port de reine et votre démarche ; mais c'est son état. [...]

On veut me faire aller à Moscou [...] avec ce froid et cette neige atroces. [...] Laissez-moi me mettre à vos pieds et vous baiser la main et vous dire que je suis votre esclave dévoué jusqu'à la mort ²⁴. »

Malgré son peu d'envie, Berlioz va finir par céder..., pourtant, le 22 décembre, il se plaint à Aglaé Massart : « Je suis malade comme dix-huit chevaux ; je tousse comme six ânes morveux. » Mais les directeurs du Conservatoire de Moscou obtiennent de la Grande Duchesse un congé de douze jours, et devant tant d'insistance il part, entre le quatrième et le cinquième concert programmés à Saint-Pétersbourg. L'accueil délirant du public le récompense ; il en fait le récit à sa nièce Joséphine Chapot le 28 décembre, et lui conte aussi quelques rencontres intéressantes, comme celle de ce mélomane :

« Hier, après l'offertoire de mon *Requiem*, un amateur m'a demandé : "Qu'ont dit les Parisiens après un tel morceau ? – Ils n'y ont pas fait attention. – Ils n'y ont pas fait attention ?" et l'amateur s'est mis à essayer ses larmes. Ils vont rejouer le *Requiem* tout entier avec huit cents exécutants quand je serai de nouveau sous l'éteignoir de France ²⁵. »

L'éteignoir de France ! L'expression se passe de commentaires !

Le 13 janvier, Berlioz revient à Saint-Pétersbourg où l'attend une lettre d'Estelle, à qui il s'empresse de répondre : « Les Moscovites m'ont fait une réception plus chaleureuse encore que les gens de la capitale. » On a compté, en effet, plus de dix mille six cents auditeurs dans l'immense salle du manège : de quoi enchanter cet initiateur des grands festivals !... Les courriers à Aglaé Massart et à Nanci Suat, eux aussi, se font l'écho de la joie du compositeur, comblé d'honneurs, fêté, admiré enfin et aimé aussi... mais « tout vient trop tard » et l'immense fatigue pèse chaque jour davantage : « Je refuse les dîners, je refuse les soirées, je suis toujours malade ²⁶ », écrit-il à Estelle le 23 janvier.

24. *Op. cit.*, à Estelle Fournier, p. 638.

25. *Op. cit.*, p. 644.

26. *Op. cit.*, p. 664.

Dans *Ma Vie Musicale*, Rimski-Korsakov admire la direction d'orchestre de Berlioz, une battue « simple, claire et belle », mais il regrette que la maladie et la fatigue aient amoindri ces merveilleuses facultés, il constate des faiblesses, rattrapées heureusement par un orchestre exceptionnel : « Le public ne s'en apercevait pas, l'orchestre lui pardonnait. La direction d'orchestre est pleine de mystère ²⁷. »

Berlioz était conscient de l'aide et de la complicité avec cet orchestre unique :

« Ah ! J'ai un fameux orchestre ! Il connaît à peu près toute ma musique. Quant à celle de Beethoven, il la joue presque par cœur.[...] La musique m'aurait guéri dans ce voyage si je pouvais retrouver la santé. Mais hélas, je suis de plus en plus malade, et il y a des jours où je reste à demi mort aux répétitions ²⁸. »

Le 5 février, il assiste à une représentation de *La Vie pour le Tsar* de Glinka, œuvre découverte en 1847 à Moscou et dont l'originalité l'avait attiré. Le dernier concert a lieu le 8 février, il quitte Saint-Pétersbourg le 13 et arrive à Paris le 17, « exténué, brisé, moulu » (lettre à A. Dörffel du 22 février).

Ce deuxième voyage a été une affaire financière fructueuse, et surtout, moralement, un intermède heureux malgré l'épuisement physique, car il a permis à Berlioz de retrouver des joies oubliées et de mettre en sourdine les deuils cruels qui l'avaient frappé avec acharnement les années et les mois précédents. Mais cette flamme de l'art qui le maintenait en vie, ce bonheur d'être reconnu, dès le retour en France se sont éteints, comme après le premier voyage. Et cette fois, il n'a plus la force de se battre ni de vivre.

Berlioz, comme Wagner et Liszt, a été enthousiasmé par le niveau musical en Russie à cette époque, niveau très supérieur à ce qu'il pouvait rencontrer dans le reste de l'Europe, même en Allemagne. L'image de la France « pôle artistique » apparaît erronée, Baudelaire n'hésite pas à la dénoncer dans sa lettre à Wagner (1860) où il avoue « rougir » d'un pays qui méconnaît l'art véritable ; et Berlioz et Wagner n'ont pas été les seuls à en faire la triste expérience !

Berlioz se montre sensible au caractère expansif des Russes, à cette admiration « fanatique » qui n'est pas pour déplaire à ce Romantique passionné qui, lui, n'aime jamais « à moitié ! »

27. P. Citron, *op. cit.*, t. VII, note 1 p. 665.

28. *Op. cit.*, lettre à Ernest Reyer, le 23 janvier, p. 665.

Le premier voyage, c'était l'aventure, tout était à faire, à organiser, y compris le recrutement des musiciens ; les conditions sont tout à fait différentes lors du second séjour où le compositeur français est connu, apprécié, une partie de ses œuvres se trouvent déjà au programme ; il est un « invité » et non plus un artiste en tournée, en quête de cachets : orchestre, salles, presse, tout ou presque se prépare sans lui. En aurait-il été capable d'ailleurs, dans l'état de santé où il se trouvait ?

La correspondance de Berlioz, comme ses écrits journalistiques et ses mémoires, présentent une valeur littéraire propre. Les expressions recherchées, les pensées ironiques ou malicieuses, montrent le réel plaisir que prend le musicien à écrire. Ces écrits fournissent de précieux renseignements sur l'organisation de la vie musicale en Europe, les conditions matérielles des voyages – le tout accompagné de citations de Shakespeare, pour celui qui se veut « un frère d'Hamlet », ou qui appelle « père éternel » le dramaturge anglais ! Berlioz apparaît comme l'acteur d'une étrange pièce de théâtre qu'est sa vie... mais c'est aussi l'histoire de ses œuvres et de leur difficile représentation !

« Berlioz possède un incontestable art du récit », écrit Béatrice Didier²⁹, qui dénonce l'absurdité d'un classement qui situe Berlioz dans l'histoire de la musique, alors qu'il appartient tout autant à l'histoire de la littérature européenne.

Ces voyages en Russie ne l'ont pas sauvé uniquement d'une profonde misère morale et matérielle, mais en lui redonnant confiance et force, ils lui ont permis de transmettre cette ardeur, cette flamme présente au fond de lui, capable de dynamiser l'art russe, alors en pleine effervescence. Il a peu de contacts avec les jeunes musiciens – il avoue ne guère avoir le temps de faire autre chose que des répétitions – cependant il s'intéresse à Glinka, sans doute parce que de la même génération que lui (1804-1857), et parce qu'il pressent cette évolution vers une musique d'inspiration nationale. Et cette jeune musique russe, lasse de l'italianisme dépassé, saura se souvenir avec ivresse des leçons d'audace et d'invention du musicien « vagabond ». Hector Berlioz a réussi ses « campagnes de Russie » !

*Université de Toulouse-Le Mirail,
Département de littérature comparée*

29. *Berlioz écrivain*, textes de Béatrice Didier, Cécile Reynaud, Rémy Stricker, Gérard Condé, ministère des Affaires Étrangères, 2001.